Ch'oe Namsŏn et la syllabe magique de l'histoire coréenne

CH'OE Namsŏn, Thèse sur la culture de b/p/f a/u r/l k/h a/u m/n (1927)

Alain Delissen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/2135>

DOI : 10.4000/elh.2135

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 197-200

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Alain Delissen, « Ch'oe Namsŏn et la syllabe magique de l'histoire coréenne », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/2135> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.2135>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2021.

Tous droits réservés

Ch'oe Namsŏn et la syllabe magique de l'histoire coréenne

CH'OE Namsŏn, *Thèse sur la culture de b/p/f a/u r/l k/h a/u m/n* (1927)

Alain Delissen

RÉFÉRENCE

CH'OE Namsŏn, *Thèse sur la culture de b/p/f a/u r/l k/h a/u m/n*, Séoul, 1927 (1^{re} édition, en japonais, sous le titre *Fukan bunkaron*, 不咸文化論, Keijō (Séoul), Chōsen shisō tsūshinsha, p. 2-58)

- 1 On me pardonnera d'inaugurer cette lecture d'un texte « coréen » de la fin des années 1920 par un titre imprononçable, surtraduit, en réalité indécidable. Qu'on me pardonne aussi, pour en faire comprendre le sens, d'insister dans l'exotisme et de faire un pas en arrière, en 1908, avec le premier vers libre de la toute première poésie, libre, coréenne et moderne, d'un jeune homme libre de dix-huit ans : « 터.....르 썩, 터.....르 썩, 터, 썩.....아 / t'yŏ.....l ssŏk, t'yŏ.....l ssŏk, t'yŏk, ssowa.....a ». Avec ces onomatopées fondatrices qui inaugurent, sans manifeste, la nouvelle littérature dans la première revue coréenne moderne, l'océan *parle* au garçon, *sonyŏn*. Dans la foulée de la terrible guerre russo-japonaise qui scelle l'effacement de la souveraineté coréenne, il lui dit l'ordre brutal du monde (« Je frappe, je cogne, je détruis ») qui s'avance sous le masque du bon, du juste et du vrai modernes. En littérature comme en histoire, un océan de commentaires accompagne cette naissance tragique¹. Il leur a souvent échappé qu'avec ce premier vers se déployait aussi toute la magie d'un alphabet : la capacité de restitution en *han'gŭl* des sons des langages du monde. On attribue pourtant à Ch'oe Namsŏn (1890-1957) d'avoir inventé au même moment ce mot *han'gŭl* pour rebaptiser l'alphabet coréen, promulgué au xv^e siècle, mais guère usité. Cette réintroduction critique, en urgence nationale, d'un alphabet en milieu idéographique millénaire n'est pas sans conséquences sur une poétique de l'histoire.

- 2 [ㅅ, ㅍ, ㅈ] : c'est autour d'une autre séquence de lettres coréennes, formant, pour simplifier, la syllabe p-a-r-k, qu'on retrouve Ch'oe Namsŏn, dans un texte intrigant composé en 1925 et publié en japonais en 1927. Il va avoir quarante ans, n'est plus un jeune homme et s'apprête à devenir fonctionnaire du gouvernement colonial japonais en intégrant son prestigieux Comité d'histoire de la Corée (*Chōsen shi henshūkai*). Dans l'intervalle, la Corée est devenue colonie du Japon en 1910. Dans l'intervalle, Ch'oe a continué d'écrire en abondance, déplaçant son centre d'intérêt de la création littéraire vers l'exploration de l'histoire, des mythes, des religions, de la culture orale recueillie sur le terrain. Seul, sur le tas, à la tête d'une prodigieuse bibliothèque privée riche en incunables comme en textes de l'historiographie moderne mondiale, il s'est fait historien². Au passage, il a formalisé (et figé) le genre poétique chanté, connu aujourd'hui sous le nom de *sijo*. Au passage, en 1919, il a rédigé la Déclaration d'indépendance préluant aux manifestations nationales antijaponaises du 1^{er} mars. S'il ne l'a pas signée, il s'en est pourtant retrouvé emprisonné jusqu'en 1922, achevant ensuite d'épuiser sa vaste fortune familiale dans des entreprises éditoriales déficitaires, exposées aux ciseaux de la censure coloniale japonaise. Texte difficile, le *Fukan bunkaron* de 1927 s'inscrit ainsi dans une œuvre monumentale au tournant d'une vie compliquée.
- 3 Bien qu'ayant été l'un des hommes-orchestres de la modernisation coréenne, bien qu'y ayant été un activiste inlassable d'une pédagogie de la fierté (*charang*) nationale en situation coloniale, Ch'oe Namsŏn pose en effet problème à l'histoire de la Corée. Parce qu'il travaille pour l'ennemi colonisateur à partir de 1928, voire parce qu'il devient professeur d'université dans la Mandchourie occupée des années 1930, sa réputation est marquée au stigmate de la « collaboration » pro-japonaise (*ch'inilpa*). Il en est inquiété judiciairement à la Libération, dans un procès en épuration qui n'aboutit pas à cause de la guerre de Corée – où sa légendaire bibliothèque disparaît dans les flammes. Comment, avec quelles ruptures ou inflexions (biographiques ? intellectuelles ?), dans quel cadre interprétatif rendre compte de sa trajectoire ? *Indisciplinée*, l'œuvre écrite publiée ajoute à la difficulté. Multipliant les régimes et les genres d'écriture au travers d'une exploration des savoirs guidée par un projet pédagogique autoédité et hors régulation académique, elle est énorme et hors normes. Enfin, le style « Yuktang », son nom de plume, où s'invente une langue coréenne écrite volontiers tentée par l'archaïsation étymologique ou syntaxique, y ajoute une dose considérable d'opacité. Comme d'autres « classiques du xx^e siècle » coréen, elle réclame aujourd'hui une traduction en sud-coréen standard du xxi^e siècle. Le *Purham munhwaron* n'échappe pas à la règle³.
- 4 De quoi s'agit-il ? Comme la plupart des textes coréens de la Corée colonisée par le Japon qui furent publiés en revue, le texte de Ch'oe, long d'une cinquantaine de pages, apparaît en première position parmi dix autres noms coréens dans un recueil intitulé *Chōsen oyobi Chōsen minzoku* (*La Corée et la nation coréenne*) qui ambitionne, en introduction, de présenter en japonais aux Japonais ce qu'est la Corée, sa culture, son histoire. Il s'agit évidemment d'y faire pièce aux discours japonais dominants véhiculant la vision colonialiste de celles-ci. Sa contribution installe d'emblée par le titre un dispositif multi-écriture qui va devenir le ressort de la « démonstration ». En caractères chinois, qui rendent indifféremment possible la lecture japonaise (*Fukan bunkaron*) et la lecture coréenne (*Purham munhwaron*), il y ajoute en *furigana* une lecture « latine » du mot-clé : *Pärkhän*. Dix-huit brefs chapitres scandent sa composition

qu'accompagnent, en haut de page, les points importants résumés, nécessaires à une lecture rapide. Une série de textes antérieurs en éclaire l'ambition. Il s'agit rien moins que de contribuer à l'histoire du monde en rétablissant la chaîne (*kyet'ong* – 系統) manquante qui relie tous les peuples / langues de l'Orient (*tongbang* – 東方). On peut le deviner : la Corée des temps lointains et obscurs est ce chaînon manquant : « À partir de la Corée (Chosŏn), déplacer le centre, à partir de la Corée, gonfler la bouée, à partir de la Corée, rassembler les pièces du puzzle [...]»⁴. »

- 5 Mais comment fait-il pour « gonfler la bouée » et « rassembler le puzzle » afin de sortir la Corée de son état de « ruines » et la hisser au cœur d'un nouveau récit de l'histoire mondiale, c'est-à-dire à égalité de dignité civilisationnelle avec les sphères (*wŏn* – 圓) indo-européenne, sinisée, et arabo-musulmane ? La progression des dix-huit chapitres, qui alterne des développements localisés (insistant sur le Japon, mais embrassant par cercles élargis l'Asie du Nord-Est mandchoue et mongole, effleurant le monde indien) avec des chapitres plus thématiques relevant de l'histoire comparée des religions (mais remarquables d'installer pour la première fois le chamanisme au cœur de la culture coréenne), n'est pas des plus limpides. Les références mobilisées, jamais de façon précise, sont plus parlantes de congédier l'historiographie confucéenne au profit de récits hétérodoxes anciens consignants des mythes (le *Samguk yusa* – *Histoires oubliées des Trois Royaumes* – coréen comme le *Shanhaijing* – *Classique des Montagnes et des Mers* – chinois).
- 6 L'essentiel de la méthode est ailleurs. Au seuil de sa pérégrination dans l'espace et le temps, Ch'oe Namsŏn installe une sorte de cryptogramme dont [ㅍ, ㅑ, ㅓ / ㅖ], en bref la syllabe magique « park », est la clé⁵. Il pose, moins comme une intuition que comme une évidence tirée de ses immenses lectures, que cette sonorité (1) est liée à la clarté blanche du jour (*palkta* en coréen), (2) qu'elle connote la divinité / esprit / ciel, (3) qu'elle est fréquente dans les *toponymes* de montagne où sont attestés des cultes chamaniques. Tout cela renvoie évidemment, en domaine coréen, à l'émergence du mythe de Tan'gun et à la sacralisation du mont Paektu (où l'on reconnaît p-a-k) au cœur du nationalisme coréen, dont Ch'oe fut justement l'un des vecteurs principaux. C'est un tout autre dispositif toutefois, linguistique celui-là, qui permet son extension (indéfinie ?). Aux côtés de ses lectures diffusionnistes en histoire des religions, il déploie tous azimuts ce que paraît lui autoriser la phonologie historique de son temps. Voire : il entremêle avec allégresse, dans un labyrinthe d'équivalences déroutant, ce que lui permettent de rapprochements sémantiques les caractères chinois et de rapprochements phonétiques l'alphabet coréen⁶. Il s'enivre de géo-graphismes : si un toponyme, via les sources écrites ou la tradition orale, associe le système sonore b/p/f a/u r/l k/h a/u m/n à quelque montagne éminente, à la lumière blanche et à un culte chamanique, alors on a affaire à la sphère de *Pärkhän*, au monde du fond des âges de Tan'gun, en bref à l'empire perdu de Corée. QED : grande est la Corée.
- 7 À nos yeux, la méthode est cavalière. Mais il est aisé de ridiculiser une pensée, de moquer les impasses des savoirs d'ailleurs et d'autrefois et de juger qu'un texte *a priori* intrigant se révèle *in fine* nettement délirant. Nul doute qu'à cette aune nombre des écrits historiques de Ch'oe Namsŏn, à la différence de sa poésie (?), ne pâtissent d'une relecture rigoureuse. Le *Fukan bunkaron* conserve évidemment tout son intérêt pour qui cherche à comprendre le rapport des historiens à la langue, non seulement en contexte politique colonial / nationaliste, mais aussi en contexte « graphique » idéographique / alphabétique. Cette rencontre pèse sur leurs manières de faire.

- 8 Comme tout document du passé, son intérêt dépend autant des questions qu'on lui pose et de la série dans laquelle il s'inscrit. On peut se demander, par exemple, ses travaux étant « invalidés » par les progrès des disciplines et sa bibliothèque anéantie, s'il vaut la peine de se pencher sur une histoire des idées / poétique du savoir chez Ch'oe Namsŏn tentant de repérer tous ses emprunts théoriques, contemporains, jamais affichés (Shiratori Kurakichi par exemple). De même, cette lecture de 1927 ne remet pas en cause les interprétations biographiques du cas « Ch'oe Namsŏn ». Elle confirme l'engagement contourné d'un savant face à la situation politique coloniale, son repli-refuge vers l'antiquité lointaine, son irritation d'une histoire du monde écrite à l'encre de l'Occident. En ce sens en effet, son nationalisme coréen est ambigu : toujours enchâssé dans un asiatisme de principe. Le texte, qui annexe au passé l'histoire du Japon sur un mode rétro-impérialiste lointain, est cependant écrit et inscrit au quotidien de l'impérialisme japonais. Courage et veulerie.
- 9 C'est finalement sur le plan symbolique et presque psychologique qu'il fait le plus sens. À la guerre de conquête coloniale évoquée en ouverture font suite quatre décennies de brutalité coloniale. Bien qu'en y étant un privilégié, Ch'oe Namsŏn affronte l'effacement, la dissolution, la ruine des liaisons qui forment une culture. Dire avec force en langue japonaise, quitte à violer la méthode scientifique, l'unité cachée d'un monde revient à en réinventer la cohérence, à en restaurer la dignité. Caché dans les plis bizarres du discours savant s'esquisse timide un geste magique de refondation : impuissance du signifiant, puissance du signifié.

NOTES

1. En français, voir Patrick MAURUS, *La Mutation de la poésie coréenne moderne ou les Onomatopées fondatrices*, L'Harmattan, 2000. Et, pour le contexte, Alain DELISSEN, « 1904-1905, guerre russo-japonaise », dans Pierre SINGARAVÉLOU, Sylvain VENAYRE (dir.), *Histoire du monde au XIX^e siècle*, Fayard, 2017, p. 377-380.
2. La géographie comme toutes les autres sciences de l'époque, en passant par la linguistique historique ou le Freud de *Totem et Tabou* en complément du *Rameau d'or* de Frazer, sont de même digérés par l'ogre Ch'oe Namsŏn. Sur son versant géographique, voir Alain DELISSEN, « “Je suis un tigre...” Figurations et horizons géohistoriques du monde coréen », *Écrire l'histoire*, n° 4, 2009, p. 157-166, DOI : 10.4000/elh.927.
3. Pour un aperçu des problèmes posés par les trois jeux d'œuvres complètes (en réalité incomplètes) de Ch'oe Namsŏn, je renvoie à Alain DELISSEN, « Busan-Séoul et retours : le train emballé de la longue modernité », *Critique*, n° 848-849, *La Corée, combien de divisions ?*, 2018, p. 51-63, voir n. 17.
4. Les prémisses du texte de 1927 apparaissent dans plusieurs livraisons de la revue *Tongmyŏng* en 1922 et 1923. Le *Fukan bunkaron* doit aussi être lu comme un complément et une extension de son *Tan'gunnon – Thèse sur Tan'gun* – de 1923.
5. C'est moi qui la définis « magique » et non Ch'oe lui-même. Elle est magique de ce qu'il y jouit essentiellement de ses effets, sans élaborer sur ses mécanismes.

6. On pourra lire en ligne une traduction intégrale de son chapitre 10, en anglais, par Andrew Logie : « The great lineage of Joseon sindo », <<https://koreanology.wordpress.com/2014/11/20/sources-choe-namseons-bulham-munhwa-ron-the-great-lineage-of-joseon-sindo-%E7%A5%9E%E9%81%93/>>, cons. 22 sept. 2018.

INDEX

oeuvrecitee Thèse sur la culture de b/p/f a/u r/l k/h a/u m/n – (Ch'oe Namsŏn, 1927)

AUTEURS

ALAIN DELISSEN

Historien, Alain Delissen est directeur d'études à l'EHESS (Paris). Membre de Chine, Corée, Japon (UMR 8173), il est directeur du Centre de recherches sur la Corée et de l'Institut d'études coréennes du Collège de France. Attentif aux enjeux de traduction qui traversent l'approche « aires culturelles » en sciences sociales, il travaille dans deux directions. D'une part, l'histoire sociale et culturelle de la Corée colonisée par le Japon, qu'il aborde par l'histoire urbaine de Séoul ou la mise en place des savoirs coréanologiques en situation coloniale. D'autre part, les formes d'écriture de l'histoire et de présence du passé dans le monde coréen moderne, qui, loin d'être alternatives, dominent la scène historiographique. Il a publié récemment « La patience de l'Autre : Asie, sciences sociales, traduction » (*Tracés*, hors-série, *Traduire et introduire les sciences sociales d'Asie orientale*, 2017, p. 263-278, DOI : 10.4000/traces.7221) et « Busan-Séoul et retours : le train emballé de la longue modernité » (*Critique*, n° 848-849, 2018, p. 51-63).